

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le flux de la parole

Maxime-Olivier Moutier, *Pour une éthique urbaine*, Montréal, l'Effet pourpre, 2002, 200 p., 19,95 \$.

Nicolas Tremblay

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2002). Review of [Le flux de la parole / Maxime-Olivier Moutier, *Pour une éthique urbaine*, Montréal, l'Effet pourpre, 2002, 200 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 49–49.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le flux de la parole

Parler, c'est sérieux. Ça se répercute dans le réel. L'éthique de Moutier tient essentiellement en ce lieu, et c'est déjà beaucoup.

ESSAI | NICOLAS TREMBLAY

IL ME FAUT TOUT D'ABORD RECTIFIER UNE CHOSE. Ce que la presse écrite a dit jusqu'à maintenant de *Pour une éthique urbaine*, ce que j'ai lu à tout le moins de cette réception défavorable¹, me semble indu. La critique a, selon moi, accordé au genre de l'essai, cantonné à leurs yeux dans des canons précis et quantifiables assurant sa validité et la bénédiction de la statistique omnisciente, une trop grande importance. Car ce livre appartient moins au genre de l'essai, qui le classe ainsi sur le plan éditorial, qu'à l'œuvre de Moutier, à son style. C'est donc l'affaire d'un écrivain, ce livre. Pas d'un sociologue ni d'un philosophe, encore moins celle d'un « urbanologue » ou d'un psychanalyste (oui, vous m'avez bien lu ; Moutier la connaît, cette discipline, en parle, élabore sa pensée autour d'elle, avec elle plutôt, mais n'écrit pas à partir d'elle). *Pour une éthique urbaine*, c'est de la littérature, point. S'obstiner sur l'appartenance au genre de l'essai tel qu'on se le figure maintenant (là où l'on doit quantifier les connaissances de l'auteur, jauger le sérieux du livre, son érudition) empêche toute réflexion intelligente à son égard.

LA LITTÉRALITÉ DU MOT

Il y a, dans *Pour une éthique urbaine*, à travers ses nombreux chapitres, une manière qui se dégage. Elle consiste à mettre en contraste des passages où s'élabore — se fraye même avec violence — une pensée originale, inédite, avec d'autres passages où l'auteur raconte les histoires de certains personnages, leurs malaises psychiques, leur dysfonctionnement social, ce qu'il nomme ses « vignettes cliniques ». La tentative de ces essais (j'appuie sur le pluriel ; c'est ainsi qu'on nomme le genre, sur la couverture, en suggérant l'autonomie des textes qui s'y retrouvent) est celle d'une saisie difficile, approximative : la saisie de l'homme, de l'être humain d'aujourd'hui, celui qui n'habite plus le milieu rural mais la ville, avec ses *fast-foods*, sa télévision, sa médecine distributrice de pilules, sa foi en la science et en la technologie, sa politique technocratique, etc. Pour Moutier, comme pour tout le monde, mais chez lui ça jaillit de façon impérative, l'humain vit pleinement, c'est-à-dire qu'il pâtit sans commune mesure de son existence. C'est là que tout commence. La peine, la joie, l'amour, ne sont pas les effets secondaires et éphémères du quotidien qu'on traverse mécaniquement, mais le seuil névralgique à partir de quoi le corps travaille, psyché et organes compris. Voilà ce que Moutier s'efforce de mettre en lumière : cette prépondérance existentielle de la sensibilité.

L'éthique de l'auteur ne relève donc pas du champ de la morale (là où l'on s'indigne, outré, par exemple, devant un travesti qui parade : ce qui s'appelle de la négation), elle repose au contraire sur le fait que chacun ressent les choses,



jouit d'elles. Concrètement, tel que Moutier le dit, sèchement, crûment parfois, chacun bande, fantasma, rêve de tuer son ennemi, s'imagine être un autre. Voilà pourquoi il est important de respecter le symbolique, le langage, l'interdit. Non pas en s'en servant comme d'un voile qui censure (ce que font la morale et le religieux), mais en le vivant comme ce qui est l'expression même de sa place de sujet. Moutier ponctue par ailleurs son livre de mots en gras suivis de leur définition. C'est sa façon de reconsolider la collectivité autour du pacte de la parole. Car tromper les mots, c'est perdre la foi en leur littéralité (notre monde cynique l'a perdue depuis longtemps) ; une fois rendu à ce point-là, on a déjà accepté de mourir un peu. La littérature ne peut tolérer ce laisser-aller annihilant et autodestructeur, ce devenir-larve.

LE DÉSIR

C'est quand elle file les comparaisons que l'écriture de Moutier excelle. Par exemple, au dernier chapitre, « Tristes vacances », on juxtapose, à l'aide d'une anaphore, des paragraphes où ce n'est pas le « je » qui mène le discours, mais carrément la tristesse.

C'est triste tantôt comme un orchestre, tantôt comme un soir pluvieux. Les analogies abondent et conduisent le discours sur des avenues surprenantes. Dans *Les lettres à mademoiselle Brochu* (cet étrange livre où l'amour côtoie la pornographie, ce que Moutier nomme le *Romantic Gore*), cette forme scripturaire qui s'apparente à un écoulement de l'imaginaire, à un débordement, faisait dire à la femme désirée de sa missive qu'on la voyait « frotter le carrelage [...], un fichu sur la tête, un pistolet sur la tempe² ». Cela n'est même pas un simulacre de lapsus, le style de Moutier ne faisant pas dans l'automatisme. Ici, on pèse ses mots tout en les laissant venir. Puis, à la fin du chapitre, de la série comparative, ou du livre, on voit où ça nous mène, comment ça transforme notre vision du monde. Cette pléthore dont je parle, j'ai l'impression qu'elle a comme fonction de capter et de ravir le regard.

Les métaphores de ces textes exigent de soi une sur-empathie. Exigent qu'on se ramène à sa fonction d'être désirant puis qu'on ressent vraiment, mais de manière interposée (ce paradoxe-là, c'est toute la magie de l'art, quand elle est effective du moins), ce que suggère l'écriture. À la fin de l'expérience de *Pour une éthique urbaine*, il ne reste plus qu'à réembrayer d'où l'on est maintenant, le livre dans la tête et les tripes.

1. Je fais ici référence à Stanley Péan dans *La Presse* et à Louis Cornélien dans *Le Devoir*.
2. Maxime-Olivier Moutier, *Les lettres à mademoiselle Brochu*, Montréal, l'Effet pourpre, 1999, p. 50.